

Voir avec ses propres yeux Chris Marker et les groupes Medvedkine en France

Christian Nadeau

Volume 33, numéro 1, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

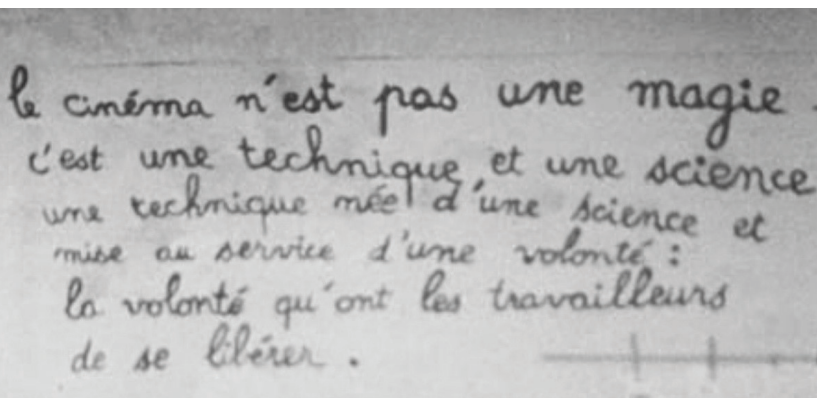
Citer cet article

Nadeau, C. (2015). Voir avec ses propres yeux : Chris Marker et les groupes Medvedkine en France. *Ciné-Bulles*, 33(1), 36-39.

Voir avec ses propres yeux

CHRISTIAN NADEAU

De nombreux groupes au Québec utilisent le cinéma comme outil de lutte politique. Pensons, par exemple, à 99%Média, Les Alter Citoyens ou encore GAPP¹. Un tel exercice ne date pas d'hier. Dès la fin des années 1950, les cinéastes du Québec ont su porter les revendications sociales, politiques et culturelles, le plus souvent liées à la question nationale, jusqu'au début des années 1980. Pour plusieurs, le principal défaut de ce type de cinéma politique ou social se trouve précisément dans sa finalité : la beauté de l'image, sa force, est subordonnée à l'information. Non seulement l'art ne se justifie plus en lui-même, mais il s'appauvrit au fur et à mesure que s'accroît sa dimension politique. Est-ce vrai? Pouvons-nous dire du cinéma militant qu'il pratique un art pauvre, morne et répétitif, sous prétexte de ne pas détourner l'attention du spectateur du propos? Ce texte poursuit, à partir des travaux des groupes Medvedkine, une réflexion menée avec cette chronologie sur les rapports entre esthétique et politique.



Classe de lutte

Les cinéphiles connaissent les films de Chris Marker, réalisateur de chefs-d'œuvre comme **La Jetée** et **Sans soleil**. Or, le cinéma de Marker est traversé par une réflexion politique sur la nécessité des transformations sociales. Moins connues sont les productions des groupes Medvedkine entre 1967 et 1974. Nommé en l'honneur du réalisateur soviétique Alexandre Medvedkine, dont les documentaires ont inspiré

de nombreuses expériences partout en Europe, en Afrique de même qu'en Amérique latine, le premier groupe Medvedkine est fondé à la suite d'une rencontre entre Marker et des ouvriers de l'usine de Besançon.

En 1967, Marker et d'autres cinéastes viendront en aide à des ouvriers de la Franche-Comté qui souhaitent associer révolution sociale et transformation culturelle. Il en résultera un film splendide, **À bientôt, j'espère**, hommage collectif à la manière dont l'action militante répond au mépris de la vie. On y découvre Suzanne Zedet, d'une présence extraordinaire bien qu'effacée (dans ce film, elle ne dira qu'une seule phrase après un long monologue de son mari); elle sera au centre du premier film officiel du groupe Medvedkine de Besançon, **Classe de lutte** (1968), qui propose rien de moins qu'une réappropriation par les ouvriers du regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Voilà donc l'une des premières leçons esthétiques à tirer du travail des groupes Medvedkine: inverser le sens du regard, ce qui change du tout au tout le rapport au sujet.

Marker et ses collègues jugent qu'il ne faut pas parler pour les ouvriers, mais plutôt leur laisser la parole. Ce type de production prit le nom de SLON (Société de lancement des œuvres nouvelles), un acronyme que l'on verra apparaître au début de plusieurs courts métrages. Cette structure suppose d'abord et

1. Voir mon article sur une coproduction de ces groupes (**La Charte des distractions**): « Donner la parole, donner à voir », *Ciné-Bulles*, vol. 32 n° 2, printemps 2014, p. 34-37.



avant tout l'implication d'un grand nombre de personnes, avec des moyens techniques et financiers très limités. En dehors de Chris Marker, SLON peut compter sur le savoir-faire de Joris Ivens et de Jean-Luc Godard. Ce sera la naissance des groupes Medvedkine de Besançon puis, dans un deuxième temps, de ceux de Sochaux, où les militants exploreront plusieurs expériences cinématographiques en s'éloignant parfois du réalisme politique auquel le cinéma social se trouve le plus souvent confiné. Ainsi, **La Charnière** (1968) ne présente aucune image et se contente de reprendre les débats qui ont suivi la première projection publique, à Besançon, du film **À bientôt, j'espère**. Dans **Classe de lutte**, Suzanne Zedet, juchée sur un tonneau à haranguer ses camarades, tente de créer une section syndicale, leur expliquant pourquoi il faut impérativement refuser la division. La scène d'ouverture du film donne le ton à toute l'entreprise des groupes Medvedkine : à une voix hors champ masculine qui lui demande ce qu'elle fait tandis qu'elle tape à la machine, elle répond, radieuse : « Ben, je milite ! » Voilà une autre leçon importante du cinéma des groupes Medvedkine : loin de magnifier l'action sociale, il s'agit de désacraliser le statut de la lutte militante afin de favoriser sa réappropriation, ce qui peut être perçu à tort comme une dévalorisation esthétique. Pourtant, cette simple scène montrant Suzanne Zedet est l'une des plus belles du cinéma français des années 1960 et 1970, pas seulement pour sa portée sémantique et son contenu, mais surtout par la puissance évocatrice de l'image.

Le courage de la vérité

L'expérience des groupes Medvedkine s'inscrit dans le sillage des activités de Peuple et Culture,



En haut : Suzanne Zedet dans **À bientôt, j'espère** et **Classe de lutte**; ci-dessus : **Rhodia 4x8**

un réseau français d'éducation populaire mis sur pied au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et toujours actif, qui est l'héritier des luttes au sein des maquis du Vercors, où des équipes tentèrent de former les membres de la résistance à la connaissance de la philosophie, du théâtre ou de la poésie. La culture y est alors perçue comme inséparable de la libération politique. Parmi les animateurs de Peuple et Culture, on retrouve une fois encore Chris Marker et André Bazin, l'un des fondateurs des *Cahiers du cinéma*.

Le groupe Medvedkine de Besançon réalisera une série de courts métrages, parfois d'à peine quelques minutes, liés à la vie de l'usine, comme **Rhodia 4x8** (1969), accompagné par le texte et la voix de la chanteuse engagée Colette Magny. Le titre renvoie à une organisation délirante des horaires de travail. Ce qui est en jeu, au final, n'est rien de moins que la valeur d'une vie. Les films révèlent cette dégradation des personnes en vulgaires rouages d'une mécanique industrielle. Toutefois, ce que l'usine



De haut en bas et de gauche à droite : **Sochaux, 11 juin 68**, **Week-end à Sochaux**, **Avec le sang des autres** et **Septembre chilien**

enlaidit, brise et avilit, le cinéma y répond par la générosité des actes, la fierté d'une parole et surtout le courage de la vérité.

Les groupes Medvedkine ne voient pas dans l'art en général, ni même dans le cinéma en particulier, la source d'une culture de la solidarité. Celle-ci pré-existe à l'art : le cinéma en serait le vecteur privilégié. Ce sont, par exemple, les films de la série Nouvelle société, qui, là encore, conjuguent les techniques du cinéma militant et du cinéma expérimental, sur un mode beaucoup plus intéressant que ce que l'on retrouvera plus tard dans les exercices sentencieux des situationnistes. Dans l'un de ces films, une série d'images (découpures de journaux commentant l'actualité politique internationale, photos d'ouvriers, écran noir) soulignent le propos d'une jeune ouvrière qui parle de sa triste réalité et de celle de ses parents. Nous pouvons le vérifier également avec le **Lettre à mon ami Pol Cèbe** (1970), où l'on assiste à la discussion, à bâtons rompus, entre deux automobilistes jusqu'à ce qu'il soit possible d'entendre plusieurs textes dans lesquelles cohabitent propos poétiques et propos politiques interprétant la culture comme outil essentiel de la liberté politique. Le contraste entre l'image et le texte favorise un autre rapport au réel : paradoxalement, nous abordons la vérité par une distorsion de la

représentation, ce qui nous force à dépasser le simple bilan des faits pour en concevoir les causes.

Au groupe de Besançon s'ajoute celui de Sochaux créé, et cela n'est pas sans importance, peu après les événements de Mai 68. La production de ce groupe se démarque de celle de son prédécesseur. Leur premier film, **Sochaux, 11 juin 68** (1970), est réalisé par l'un des principaux protagonistes du groupe, Bruno Muel, et monté par Chris Marker. Il relate le matraquage à mort, le 11 juin 1968, de deux ouvriers de l'usine Peugeot, par les brigades CRS. Cette usine ayant été reprise de force par les autorités policières, 150 personnes sont blessées. Le film commence par une simple chanson de lutte pour ensuite montrer les visages d'ouvriers sur fond de trame sonore angoissante qui augmente en intensité au rythme de la gravité des événements. Viennent ensuite des images de la mobilisation et des échanges entre les ouvriers, tout comme celles des discours du patronat auxquels répondent des témoignages narrant les conditions de vie au sein de l'usine. Puis, des prises de vue d'autobus bourrés d'ouvriers qui circulent en boucle, afin d'assurer le réapprovisionnement de l'usine en force de travail. Là encore, le mouvement des véhicules impose au film son rythme et supplée à ce qui aurait pu devenir un exposé fastidieux sur la régularité

mécanique d'un univers industriel indifférent au sort de celles et de ceux qu'il accable et dont il brise les âmes chaque jour.

Dans **Les Trois-quarts de la vie** (1971), l'humour est mis au service de la dénonciation d'une microsociété entièrement organisée par l'usine Renault. Dans **Week-end à Sochaux** (1971), on voit émerger un personnage qui demeurera emblématique du cinéma politique des années 1960 et 1970 en France, René Ledigher. Là aussi, l'humour se manifeste par le sarcasme, en montrant l'organisation entière de la vie par Peugeot, des logements jusqu'à l'alimentation, assurée par la chaîne de magasins Ravi, qui appartient eux aussi à Peugeot. Le tournage étant interdit à l'intérieur de l'usine, on filme des scènes qui caricaturent le recrutement des ouvriers, que l'on compare à celui des soldats lors de fêtes foraines. La chaîne de montage est symbolisée par une voiture poussée sur la route par des ouvriers. Ce faisant, le groupe Medvedkine de Sochaux écarte toute forme de didactisme et opère un véritable effet de distanciation, tout comme l'espérait Brecht pour le théâtre.

À partir des années 1970, la politique des groupes Medvedkine s'ouvre aux questions internationales. Mais il faut pour cela boucler le cycle entrepris au cours des années 1960. Ce sera le rôle du film **Avec le sang des autres** (1975), de Bruno Muel, où la réalité de la chaîne Peugeot est enfin exposée dans toute sa banale cruauté. Le film ne se veut pas un outil de lutte au-delà des désespoirs. On peut y entendre le propos cynique et désabusé d'une jeune femme qui dit ne plus croire aux luttes sociales, ni même au bonheur. Elle se dit piégée par un travail qui dénature sa vie jusque dans la sphère privée. Il en va de même pour un autre ouvrier, Christian Corouge, qui dit ne plus pouvoir toucher sa femme ni changer ses enfants tant ses mains le font souffrir. Il ne croit pas au pouvoir de la culture, n'ayant plus la force de lire quoi que ce soit.

En 1973, **Septembre chilien**, de Bruno Muel, Théo Robichet et Valérie Mayoux, permet au monde ouvrier français de reconnaître les liens entre ses luttes et l'écrasement de nouveaux projets politiques par l'extrême droite, avec la complicité du gouvernement américain. Les cinéastes montrent les images des rues de Santiago entièrement occupées par les militaires ou encore les camps de prisonniers où seuls les plus présentables peuvent être rencontrés par les journalistes. Les

témoignages recueillis illustrent la brutalité de la répression. Toutefois, il ne s'agit pas d'en appeler à un sursaut de révolte, mais de montrer en quoi, malgré des méthodes répressives relativement moins sanglantes, ce qui est visé n'est rien d'autre que la destruction du respect de soi. Au Chili, la peur joue le rôle assumé par le désabusement en France. Briser les esprits, mais aussi les corps, comme l'atteste la torture à mort du chanteur Victor Jara ou encore le passage à tabac de René Ledigher par des membres du syndicat maison de Peugeot, la CFT, dans **Avec le sang des autres**.

La culture comme art de vivre

Pour chacun de ces films, l'esprit de la démarche est sensiblement le même : subvertir un art, le cinéma, pour mieux investir la culture et en faire un outil d'émancipation au lieu d'une technique de domination et d'abrutissement des masses. Il s'agit aussi d'un projet de réflexion sur la violence : celle, bien entendu, de la répression politique, mais également celle qui se présente comme légitime défense et enfin celle qu'expriment les images et les bruits qui peuplent nos représentations du monde. Ainsi, dans **Sochaux, 11 juin 68**, un des ouvriers compare la charge des CRS à une bataille de cowboys et d'Indiens dans un western.

On aurait tort de croire que ces films sont des actes de propagande. S'ils donnent à voir une certaine spontanéité, il n'y a en eux ni excès ni volonté de démagogie ou de simplification excessive du discours. Il serait tout aussi réducteur de voir ces films comme de simples archives des luttes sociales en France. Ils incarnent d'abord et avant tout un désir d'orchestrer un contre-pouvoir par le biais d'une manière de voir. Il faut insister sur ce terme. L'image et le son expriment, pour les femmes et les hommes qui travaillent en usine, une réappropriation de leur personne afin de combattre leur déshumanisation. Au-delà du récit des souffrances et des luttes, le cinéma agit comme expérience de combat pour voir avec ses propres yeux. Le cinéma permet une édification morale et politique dont le point de départ est le constat du caractère inacceptable d'une vie dénuée de toute dignité. À une usine qui inculque les techniques de la mort lente, le cinéma des groupes Medvedkine réplique par un art de vivre. Voilà un projet esthétique auquel le cinéma politique d'aujourd'hui pourrait souscrire. 

Une sélection des films des groupes Medvedkine sera présentée à la Cinémathèque québécoise le 23 janvier 2015 dans le cadre d'une série intitulée Esthétiques de la résistance.



Les Éditions Montparnasse proposent un coffret DVD qui rassemble tous les films évoqués dans cet article.

*Informations :
www.editionsmontparnasse.fr*